Document généré le 19 sept. 2024 09:46

Liberté

Entretien avec Abraham B. Yehoshua

André Payette

Volume 14, numéro 4-5 (82-83), 1972

Littérature d'Israël

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60228ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Payette, A. (1972). Entretien avec Abraham B. Yehoshua. *Liberté*, *14*(4-5), 174–179.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Entretien avec Abraham B. Yehoshua

Vous êtes jeune et vous êtes considéré en Israël comme un des deux jeunes auteurs les plus importants. Jusqu'à maintenant vous avez écrit surtout des nouvelles ; comment définiriez-vous vos écrits ?

— C'est très difficile de se définir soi-même. Mais d'abord, je ne suis pas jeune : la jeunesse c'est de 20 à 25 ans.

Est-ce qu'ici, à 34 ans, vous êtes déjà un vieil auteur ?

— Je ne suis pas vieux, mais je ne suis pas jeune. Si nous avons un premier ministre qui a 74 ans, évidemment un écrivain de 34 ans paraît très jeune. C'est notre problème. En ce qui concerne ma littérature, voici comment je la vois. Jusqu'en '67, j'étais préoccupé seulement par les problèmes psychologiques ou les problèmes personnels des gens, sans voir le background social ou politique de notre existence. Après 1967, je pense que tout le monde ici a été choqué par l'entrée de la politique dans la vie personnelle de chacun. Et puis j'ai changé un petit peu ma vision de la littérature et j'ai commencé à traiter et à voir les problèmes nationaux ou les problèmes politiques qui touchent les problèmes personnels, ou qui se mêlent aux problèmes personnels. Je m'occupe de plus en plus de politique. Par exemple, une pièce de théâtre que j'ai écrite juste après la guerre a été influencée par le fait de la guerre qui a touché chacun et changé sa vie personnelle.

Quels sont le titre et le thème de cette pièce de théâtre ?

— UNE NUIT EN MAI qui décrit ce qui se passe dans une famille, à Jérusalem, pendant une nuit avant la guerre alors qu'on y avait des problèmes tout à fait personnels, puis la projection de ces problèmes dans la guerre, et comment la guerre a renvoyé ces problèmes dans les vies personnelles.

Est-ce que vous arrivez à certaines conclusions, dans cette pièce ou dans vos nouvelles ?

— Non, pas de conclusion. Je ne pense pas qu'en littérature on puisse arriver à des conclusions. Ce sont surtout de nouvelles questions qui sont apparues dans mes oeuvres, c'est tout. On ne peut pas dire que je tire des conclusions dans ma littérature.

Dans le recueil de nouvelles que vous avez publié avant-guerre il s'agissait surtout de nouvelles de type surréaliste.

— Il y a eu un premier recueil de nouvelles qui étaient beaucoup plus surréalistes, plus abstraites. Et puis, au deuxième recueil, le décor était tout à fait réaliste, mais les problèmes, l'atmosphère, restaient aussi abstraits. Par exemple : un étudiant reçoit pour trois jours un petit enfant qui appartient à son ancienne maîtresse... une femme qu'il a beaucoup aimée. Il vient l'aider, il quitte le kibboutz pour faire les examens d'entrée à l'université. Et il garde le gosse chez lui pendant trois jours. Alors, il essaie de tuer l'enfant pour créer de nouveaux liens avec sa femme. Mais il ne réussit pas, il échoue ; peut-être qu'il ne pouvait pas aller jusqu'au bout. Ça c'est la trame de cette nouvelle dont on a aussi fait un film. C'était avant 1964. Voici une nouvelle que j'ai publiée il y a quelques mois. Un vieux professeur reçoit son fils qui a été pendant longtemps en dehors du pays. C'est un homme de 30 ans. Son père est un vieux maître dans une école, mais le fils, un jeune professeur d'université. Il s'amène avec une américaine, et puis aussi un jeune fils. Sitôt arrivé, il doit partir durant quarante jours au service militaire, pour garder la frontière. Et puis il y a un vieux maître dont le fils est mort et toute l'histoire se déroule un vendredi, du matin jusqu'à la nuit, alors qu'il cherche le cadavre de son fils, et sa réac-

tion envers la mort de son fils en découvrant que c'était une erreur. La question que j'ai voulu aborder dans cette nouvelle, c'est celle des relations père-fils en ce qui concerne la guerre et la responsabilité des pères qui envoient leurs fils à la guerre sans donner beaucoup de sens à cette guerre. C'est très difficile de raconter seulement l'épilogue parce que l'histoire, la nouvelle, est très longue et il y a beaucoup de détails.

Vous écrivez en hébreu mais en quelle sorte d'hébreu écrivez-vous ?

— L'hébreu, c'est très difficile parce que l'hébreu vivant n'existe seulement que depuis une centaine d'annés. Et je pense que c'est une des seules langues qui a connu une vraie renaissance pendant ces 100 ans. Mais si nous pouvons, avec cet hébreu, fonctionner très bien dans la vie moderne, c'est très difficile pour les écrivains. Parce que l'hébreu manque d'anciennes couches littéraires. En français, un écrivain peut immédiatement se référer à Voltaire, à Balzac, à Molière ; il y a des centaines d'années d'usage de la langue. Il y a des références littéraires vivantes. Chez nous, il y a seulement des textes, et l'emploi de la langue dans ces textes avait un objectif purement et exclusivement religieux, sans tradition littéraire. Maintenant, la langue que j'écris, c'est la langue qui est mélangée de toutes les couches de la langue hébraïque. Mais en ce qui concerne la littérature moderne, la couche est très faible, très serrée parce qu'il n'y a pas beaucoup de tradition littéraire. Et puis, la langue hébraïque est presque révolutionnaire : à chaque dix ans, il y a tant de mots nouveaux, il y a tant de structures qui changent ! Il y a évidemment des différences entre la langue de Mauriac et celle de Camus... mais quand même moins importantes que les différences qui existent, par exemple, entre la langue d'Agnon qui a vécu dans un petit village, et moi qui vis en 71 à Tel-Aviv.

Votre style et le contenu de vos nouvelles ont changé depuis la guerre de 1967. Est-ce que, au niveau personnel, vous avez également changé d'engagement ?

— D'engagement politique, oui. Il y a ici plusieurs intellectuels qui, jusqu'à 67, ne se mêlaient pas du tout de la vie politique ou ne voulaient pas du tout dire quoi que ce soit parce que c'était banal. Mais après la guerre de 67, ils ont pris des attitudes politiques assez claires. Et moi j'étais parmi eux. On voyait très clairement que l'intellectuel en Israël, après la guerre, ne pouvait pas se taire ; il devait s'exprimer, dire son opinion. Moi j'ai dit des choses qui se définissaient par une conception de gauche. Il y en a d'autres qui ont parlé d'une façon très chauvine, très nationaliste, d'extrême-droite. Mais on ne pouvait pas rester indifférents à ce qui se passait politiquement.

Votre littérature maintenant est un moyen d'action ?

— Non, je veux être très clair : je ne pense pas que j'utilise mes écrits comme un moyen d'action. Au contraire : j'utilise le fait que je suis connu et qu'il y a des gens qui connaissent ou qui respectent ma littérature pour m'exprimer. Mais je ne change pas ma littérature. Dans la vie politique, vous devez prendre une attitude qui est tout à fait claire et que vous devez définir clairement. Mais dans la littérature, ce sont des choses qui sont plus ambiguës et pas tout à fait aussi claires. Les conclusions ne sont pas évidentes.

Pour vous, il y a votre littérature et à partir de votre littérature qui vous fait mieux connaître, vous passez à l'action politique ; mais il n'y a pas de mélange entre votre vie littéraire et votre action politique : ce sont deux choses tout à fait différentes ?

— Ce ne sont pas deux choses tout à fait différentes, mais les attitudes politiques sont exprimées et sont utilisées d'une manière tout à fait différente de la littérature. Quand vous écrivez, vous devez voir tous les aspects. Vous devez voir la richesse de la vie et vous ne devez pas prendre des attitudes qui sont définies par la clarté. Moi, je n'aime pas, par exemple, des oeuvres littéraires qui sont trop claires dans leur destination, dans leur projet politique. Et c'est pour ça que je ne pense pas que le théâtre moderne a vraiment des influences. On peut dire, par exemple, que Faulkner a parlé

du problème des noirs aux Etats-Unis, et sans le dire clairement il a touché profondément à des aspects non conventionnels du problème des noirs, mais d'une façon littéraire. C'était de la littérature et non pas de la politique. Et je pense que chaque domaine existe de lui-même : on ne peut pas mélanger. Evidemment, il y a des problèmes politiques qui entrent en littérature, mais ces problèmes prennent alors une autre dimension.

Yehoshua Kénaze me disait qu'il avait écrit deux romans qu'il ne veut pas publier parce qu'il dit qu'à l'heure actuelle, le temps n'est pas tellement propice à ce genre de littérature qu'il fait. Il attend une période de paix relativement plus calme afin de publier. Mais tel ne semble pas votre cas.

— Non, je comprends très bien Yehoshua Kénaze. Moi aussi, quand j'ai commencé à écrire des romans détachés de la vie politique ça me semblait impertinent. Je pense qu'il a bien fait de garder ce roman pour un temps plus calme. Et c'est ça le problème que vous devez saisir dans votre action littéraire : vous devez prendre toujours en considération le fait qu'il se passe ici quelque chose au point de vue politique, c'est-à-dire que vous devez exprimer votre solidarité même si cette solidarité, ce n'est pas de dire oui, mais que tous les gens sentent et pensent.

Alors comment, vous, exprimez-vous votre solidarité, celle que vous venez de définir, par rapport à l'action politique et à l'action littéraire ?

— Je ne sais pas si je suis clair mais l'action politique c'est quelque chose que je fais comme un citoyen. Le fait que je suis connu comme écrivain me permet de signer des pétitions ou de faire une conférence sur des problèmes politiques. C'est ça seulement. Je suis actif comme un citoyen, c'est ça l'essentiel. Et j'utilise mon nom pour ça. Comme un écrivain, ça c'est tout à fait un autre domaine. J'écris, mais je ne peux pas négliger totalement le fait qu'il y a des événements politiques qui me touchent personnellement. Ma solitude, comme écrivain, est un petit peu gênée par le fait qu'il y a

des événements politiques qui m'entourent. Alors je dois l'exprimer. Les résultats politiques — s'il y a des résultats politiques — ne proviennent jamais que des actions politiques directes.

Est-ce que vous appartenez politiquement à ce qu'on appelle ici maintenant la nouvelle gauche ?

— Non, je n'appartiens pas à la nouvelle gauche parce que je pense que le problème de paix et de guerre, ce n'est pas un problème de gauche ou de droite. Je pense qu'il y a pas mal de gens qui ont une conception bourgeoise, qui pensent que pour la paix nous devons faire de grandes concessions. Et c'est pour ça que je suis tout à fait opposé à la division qui veut que ceux qui sont à gauche sont pour la paix, et ceux qui sont à droite sont pour la guerre. C'est évident que tous les gens qui sont à gauche sont pour la paix, et les plus militants sont de la gauche. Mais le problème politique numéro un qui m'occupe c'est celui des relations avec les arabes. Mon attitude, qui a beaucoup de traits communs avec les attitudes de la gauche, rejoint celle de tous ceux qui pensent qu'on ne peut pas dominer un autre peuple, c'est-à-dire que les arabes ont le droit à leur autodétermination.

(Propos recueillis par André Payette)